Marc Bloch aujourd'hui

Histoire comparée & Sciences sociales

Textes réunis et présentés
par Hartmut ATSMA et André BURGUIÈRE

Éditions de l'École des Hautes Études
en Sciences Sociales. Paris

1978 *Malhechores feudales, violencia, antagonismos y alianzas de clases en Castilla. Siglos XIII-XIV*. Madrid.

PASTOR DE TOGNERI, R.
1980 *Resistencias y luchas campesinas an la época del crecimiento y consolidación de la formación feudal. Castilla y León, siglos X-XIII*. Madrid (« Siglo XXI de España »).

PASTOR, R. *et al.*
1976 « Historia de familias en Castilla y León y su relación con la formación de los grandes dominios eclesiásticos », *Cuadernos de Historia de España*, p. 114 *sq*.

POLY, J.-P.
1976 *La Provence et la société féodale (879-1166). Contribution à l'étude des structures dites féodales dans le Midi*. Paris.

SÁNCHEZ ALBORNOZ, C.
1967 *España, un enigmo histórico*. Buenos Aires, 2 vol.
1969 *Les structures sociales de l'Aquitaine, du Languedoc et de l'Espagne au premier âge féodal (Toulouse, 28-31 mars 1968)*. Paris.

***

1980 *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIIIe siècles)*. Rome, École française de Rome.

TOUBERT, P.
1973 *Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IXe à la fin du XIIe siècle*. Rome, 2 vol.

VALDEÓN BARUQUE, J.
1975 *Los conflictos sociales en el reino de Castilla en los siglos XIV y XV*. Madrid.

MAURICE AYMARD

Histoire et comparaison

Depuis le début du siècle, l'histoire se trouve confrontée avec la nécessité de comparer. Elle n'y est pas venue d'elle-même, et beaucoup d'historiens continuent à réaffirmer le caractère irréductible, rebelle à toute généralisation, à toute systématisation, à toute modélisation de ce qui est le plus difficile à saisir, mais qui justifie seul, à leurs yeux, leur discipline : le vécu humain, concret, des individus. Mais elle n'a pas eu le choix. Il lui a fallu relever le défi que lui a lancé la sociologie — en France, sous la plume d'Émile Durkheim —, dans la compétition que celle-ci met alors en scène pour s'attribuer et se faire reconnaître un véritable primat parmi les sciences de l'homme : « L'histoire ne peut être une science que dans la mesure où elle explique, et l'on ne peut expliquer qu'en comparant. » Une affirmation dont les historiens qui la reprennent, aujourd'hui comme hier, à leur compte, oublient en général, ou préfèrent passer sous silence, la conséquence, lapidaire, formulée dans la foulée : « Dès qu'elle compare, l'histoire devient indistincte de la sociologie. » Cet impérialisme d'une sociologie alors naissante peut aujourd'hui faire sourire. Mais il nous rappelle, plus profondément, la nature véritable des enjeux. Il place en effet la comparaison au cœur, à la fois, d'un côté, de l'ambition unificatrice des sciences sociales prises dans leur ensemble, et de l'autre, du projet théorique propre à chaque science sociale considérée séparément : sa prétention de saisir la totalité du social, et d'en proposer un système d'explication qui allie l'exhaustivité à la cohérence.

Ce défi a marqué aussi bien Lucien Febvre que Marc Bloch, mais si les références à Durkheim sont nettement plus fréquentes chez le second que chez le premier, celui-ci, qui reprochait à Durkheim son dogmatisme et un déterminisme simplificateur, a par ailleurs exprimé ses réticences face à un certain « sociologisme » qu'il percevait dans la *Société féodale*. L'un et l'autre, très tôt, avaient choisi leur camp, qui était déjà celui de Paul Lacombe (*De l'histoire considérée comme science*, Paris, 1894) ou de Henri Berr contre Charles Seignobos. Mais quand, entre les deux guerres, ils se décident à relever le défi, la sociologie a, depuis la mort de Durkheim (1917), mis plus d'une sourdine à cet impérialisme des débuts et un *modus vivendi* est peu à peu rentré dans les faits, qui laisse à l'histoire le champ libre, pour reprendre l'entreprise à son compte, mais avec infiniment plus de souplesse et de doigté : loin d'imposer ses méthodes, l'historien sera surtout attentif à emprunter celles des autres, comme s'il n'avait rien, ou bien peu à donner, et tout à prendre, et à apprendre. Marc Bloch peut ainsi, dans la préface des *Caractères originaux*, enregistrer la reconnaissance, par Durkheim, de l'importance de l'histoire pour le sociologue (« Pour connaître le présent, il faut d'abord s'en détourner »), mais pour revendiquer aussitôt comme une nécessité, donc aussi comme un droit, le passage par les terres du sociologue : « Il est des cas aussi où, pour interpréter le passé, c'est vers le présent, ou du moins vers un passé tout voisin du présent, qu'il sied d'abord de regarder » (p. X). La méthode

In : Marc Bloch aujourd'hui. Histoire comparée et sciences sociales. Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990.

régressive s'en trouve justifiée, jusque dans son empirisme prudent. Elle protège du risque qui consisterait, par un raisonnement circulaire, à déduire la suite des événements à partir d'une origine reconstituée, précisément, sur la base de ceux-ci. Plus profondément, elle donne à l'historien une maîtrise plus efficace du temps, qu'il est seul capable de remonter.

Cette maîtrise du temps, l'historien la combine, pour Marc Bloch, avec celle, empruntée au géographe, de l'espace : l'étude des champs ouverts et allongés ne prend son sens que si elle englobe dans la même vision, par-delà les frontières et sans chercher à en faire le monopole d'un pays (comme Meitzen) ou une réalité étrangère (comme Fustel de Coulanges, qui n'en voyait pas de trace en France), la totalité de leur aire d'extension (p. XI). De la même façon, « les développements propres aux diverses régions » françaises ne peuvent être perçus, « dans leur singularité » même, « sans un coup d'œil jeté sur l'ensemble de la France », et « le mouvement français ne prend son sens véritable qu'une fois envisagé sur le plan européen » (p. VIII). L'historien se trouve ainsi appelé à jouer, dans l'espace comme dans le temps, le jeu permanent de la comparaison, pour mieux « distinguer » au lieu « d'assimiler et confondre ». La même clé — le temps — permet de faire la part des continuités et celle des ruptures, tout comme la même clé — l'espace —, celle des caractères communs et celle des originalités : dans les deux cas, chacun des termes ne prend son sens que par rapport à l'autre. Loin de s'exclure, l'identique et le différent, l'individuel et le collectif, l'exceptionnel et le régulier se retrouvent étroitement associés. Pas de « fait », pas « d'événement », pas de « réalité » historique qui n'appelle donc une double lecture. Ce que François Simiand, dans son article de référence de 1903 (« Méthode historique et science sociale. Étude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de Synthèse historique*, p. 1-22, 129-157), avait déjà formulé, d'accord avec Paul Lacombe : « Il n'est pas de fait où ne puisse se distinguer une part d'individuel et une part de social, une part de contingence et une part de régularité » (p. 18). Mais peut-on comparer, précisément, sans sacrifier l'une de ces dimensions à l'autre ?

Dans leur effort pour répondre à cette question centrale, les historiens ont longtemps hésité, et continuent encore, pour beaucoup d'entre eux, à hésiter entre deux positions extrêmes. La première est presque aussi ancienne que l'histoire elle-même, telle qu'elle se définit au XIXe siècle comme discipline à prétention scientifique. Elle repose sur une vision unifiante, soit linéaire soit au contraire dialectique, d'une histoire que scandent les étapes à la fois nécessaires et successives du développement des sociétés. Un certain marxisme l'a partagée avec la plus pure tradition libérale : comparer des modes de production ou des régimes politiques suppose que l'on distingue les unités de fond de leurs modalités de fait, ou, si l'on préfère, l'essentiel de l'accessoire. Ce qui permet de refuser toute portée générale, donc toute signification, à ce qui apparaîtra comme autant d'écarts par rapport au modèle ou à la norme, sinon comme des scories de l'histoire. Ces écarts, mineurs et volontairement minorés, retrouvent au contraire leur importance si on peut leur imputer l'échec final, c'est-à-dire soit la rupture de la progression linéaire, soit le blocage de l'opération dialectique. Les problèmes sont ainsi résolus avant même d'avoir été posés, et à la limite sans avoir besoin de l'être.

La seconde réponse a au contraire marqué la grande mutation de la recherche historique au cours des quarante ou cinquante dernières années. Pour l'essentiel, elle s'est identifiée avec l'invention et la promotion du sériel, c'est-à-dire avec l'isolement de cette « part de social » et, plus encore, de cette « part de régularité » dont parlait François Simiand, pour construire des artefacts que leur définition et leur formalisation rendent précisément comparables dans la limite même de critères qui sont eux-mêmes, normalement, empruntés à d'autres disciplines constituées ou autonomes (économie, démographie, anthropologie, etc.), et soumis aux mêmes règles d'élaboration statistique. Ce fut le cas, d'abord, pour les prix, où les historiens répondirent à l'appel lancé dès la fin des années vingt par les économistes. Ce fut le cas pour les taux de fécondité, de natalité, de nuptialité, de mortalité dont le calcul systématique orienta en même temps, à partir des années cinquante, démographes et historiens — associés et concurrents — vers l'exploitation des registres paroissiaux. C'est le cas, depuis quinze ou vingt ans, pour les structures familiales et les systèmes de parenté et d'alliance, pour lesquels les historiens ont repris à leur compte les interrogations, les concepts, le vocabulaire et les méthodes de classement des anthropologues. D'abord réservé aux faits économiques et démographiques, les plus faciles à quantifier, les plus susceptibles aussi d'un traitement statistique de même nature que celui dont ils sont l'objet aujourd'hui, le sériel a parallèlement réussi, depuis le milieu des années soixante, cette « insertion dans le qualitatif » dont Pierre Chaunu soulignait à l'époque le caractère révolutionnaire : les attitudes devant la mort avec le dépouillement des testaments, les pratiques et les mutations culturelles avec les enquêtes sur l'alphabétisation, l'éducation, la circulation du livre, les croyances et les pratiques religieuses, avec le traitement des visites pastorales ont fait ainsi l'objet d'enquêtes systématiques, impliquant à chaque fois des dépouillements massifs, justifiés par un souci de la « pesée globale » et d'une précaution statistique, la loi des grands nombres étant appelée à compenser les erreurs des sources imparfaites. Des grilles de lecture de plus en plus sophistiquées permettent de confier les données dûment éclatées et ventilées à l'intervention rassurante de l'ordinateur qui sera chargé, entre autres choses, de tester toutes les corrélations possibles entre de multiples variables. Seule différence, il est vrai importante, avec l'économie et la démographie : les courbes et les cartes ainsi obtenues ne sont, dans la meilleure hypothèse, que des approximations par rapport à une réalité qui ne se laisse jamais enfermer dans des chiffres et qui constitue donc toujours un au-delà, une limite jamais vraiment atteinte. Bon symbole de l'histoire elle-même, définie par sa quête plus que par ses résultats, et qu'il faut sans cesse réécrire.

Dans la pratique quotidienne de son métier, le privilège accordé au sériel a orienté l'historien dans une double direction. La première l'a conduit à saisir de larges espaces dans leurs contrastes — différence des niveaux et des courbes de prix, des pyramides d'âge, des structures sociales et familiales, des règles de transmission du patrimoine, etc. — mais aussi dans leurs solidarités, leur « mouvement d'ensemble, leur destin collectif ». La France de l'Ancien Régime finissant d'Ernest Labrousse, la Méditerranée de Fernand Braudel, l'Atlantique de Pierre Chaunu illustrent, chacun à sa façon, les ambitions et

les réussites d'une démarche qui visait à surmonter sans la sacrifier la fragmentation de la réalité vécue pour la réintégrer dans une cohérence dont les acteurs — les hommes — n'avaient eux-mêmes pas eu conscience, ou seulement une conscience imparfaite, et dont l'histoire détenait la clé. Mais une telle démarche n'était possible que si, à la base, cette diversité et cette complexité du réel étaient à leur tour prises en charge dans leur totalité : d'où le choix, complémentaire du précédent, de la monographie. Quelques villages et à la limite un seul, une ville, une micro-région servent dans cette perspective de cadre à une analyse en forme d'inventaire qui construit les séries, chiffre après chiffre, en vérifie minutieusement la représentativité et la validité, les replace dans leur contexte concret et en démonte les liaisons avec tout ce qui, par nature ou par insuffisance des sources, échappe à la mise en série. La monographie a pu ainsi surmonter ses limites géographiques évidentes pour s'imposer comme voie d'accès presque privilégiée à une « histoire totale ».

Les limites propres à ces deux démarches n'ont pourtant pas tardé à apparaître, et sans doute auraient-elles gagné à être explicitées dès le départ. Toute comparaison entre des séries reconstruites pour des régions et des époques différentes implique en effet une certaine identité, ou du moins une homogénéité des contextes. Qu'importent des séries de salaires, écrivait en substance, dès 1960, Pierre Vilar, s'il n'y a pas de salariat, c'est-à-dire de marché du travail réglé par l'offre et la demande, même médiatisées par des interventions institutionnelles, fréquenté par des acteurs libres de leurs décisions et sur lequel la structure même des rémunérations, en argent ou en nature, serait à la fois cohérente et stable ? Ou, pour en rester à la France, peut-on vraiment comparer sans précaution ni réserve, au XVIIe ou au XVIIIe siècle, une courbe de prix du blé d'un Bassin parisien spécialisé de longue date, avec son réseau de grosses fermes, dans l'approvisionnement de la capitale, et une autre qui concernerait une région de petites et moyennes exploitations familiales, vivant aux limites de l'autosuffisance, vendant peu et cherchant à acheter moins encore ? Il est significatif que l'historien, placé devant cette difficulté, ait d'abord cherché la réponse dans la quête d'une plus grande « pureté » de son observation, afin de satisfaire les exigences de ceux, économistes et démographes notamment, dont il avait emprunté les méthodes et recherchait l'assentiment. Il a donc fondé ses calculs sur les seules familles complètes, *comme si* celles-ci étaient représentatives de l'ensemble et ne constituaient pas au contraire une « aristocratie » paysanne privilégiée par la continuité et la stabilité de son histoire. Il a de même recherché de « vrais prix de marché » et boudé les taxations imposées par les autorités, *comme si* celles-ci avaient été des faux-semblants jetés sur un « marché noir » majoritaire et n'avaient pas réglé, en ville comme à la campagne, la majorité des échanges, seuls les plus riches et les plus puissants pouvant en fait y échapper. Dans un second temps, par chance, le contexte a repris ses droits sur cette volonté d'abstraction : pas de série dont le sens ne change dans le temps et qui puisse être automatiquement comparée à une autre, reconstruite pour un autre lieu, sans vérification préalable.

La monographie a parcouru, d'une certaine façon, le même chemin. Son ambition d'histoire totale est venue buter sur les insuffisances de la documentation sans doute, mais plus encore sur la difficulté de passer de la

description à l'établissement de cohérences dont le local ne constitue pas le niveau exclusif de définition et de compréhension. Dans la très grande majorité, sinon dans la totalité des cas, la description a servi à fonder des typologies, c'est-à-dire des classements plus ou moins empiriques de ressemblances et de différences, mais sans jamais pouvoir prétendre à l'exhaustivité de l'observation. Tout s'est donc passé comme si la monographie, si séduisante soit-elle pour l'historien, par la possibilité qu'elle offre de réconcilier dans une même analyse l'individuel et le général, l'exceptionnel et le régulier, si proche aussi du travail concret de construction et d'élaboration patientes d'une documentation où l'enquête orale permet de combler les silences des sources d'archives, si ouverte aussi sur les pratiques des disciplines voisines comme l'anthropologie ou la sociologie, avait tendu à enfermer l'historien dans un double piège. Celui de la répétition et de la banalisation de découvertes qui cessent par là même d'en être — donc d'une diminution croissante de la productivité du travail scientifique. Celui d'une reprise à l'infini de la description, à la quête d'une exhaustivité qui parviendrait à gommer toute distinction entre ce qui a déjà un sens — parce que déjà connu, repéré, interprétable selon des catégories elles-mêmes connues — et ce qui n'a pas (encore) de sens, mais dont la nouveauté peut permettre d'élaborer de nouvelles catégories de classement et d'interprétation. D'où, sans doute, un certain sentiment d'échec qui a pu justifier, pour certains, le renoncement au principe même de la comparaison, et la réaffirmation du caractère décidément irréductible de l'individuel, et en fait du singulier.

Mais cet échec relatif — ou ce sentiment d'un échec — doit lui-même être replacé dans son contexte, qui vaut pour les deux démarches que nous venons d'analyser. L'histoire a en effet suivi, au cours du dernier demi-siècle, des voies bien différentes de celles qu'avait envisagées Marc Bloch. Son objectif dans les *Caractères originaux* comme dans la *Société féodale* est en effet d'identifier des spécificités et des différences, et pour cela de retrouver les cohérences de fonctionnement et les logiques de reproduction ou d'évolution d'un certain nombre de structures. L'histoire sérielle a joué au contraire, de plus en plus, le jeu de la conjoncture. Par-delà le temps court de la crise et les retours réguliers du cycle, elle lui a demandé le double secret d'une transformation quantitative, et d'une rupture qualitative. D'un côté la croissance (ou la décroissance) de la population, de la production, des échanges, donc la mesure d'un certain nombre de stocks, supposés comparables dans le temps : pour les premiers, des dîmes, des rendements, mais aussi des baptêmes, des mariages, des sépultures, ou enfin des signatures ; pour les seconds, des cadastres, des recensements, des inventaires. Mais cette croissance, qui a donné naissance à notre monde, ne prend d'un autre côté son sens que si elle débouche sur des ruptures, identifiables avec autant de seuils — correspondant à des changements d'équilibre dans une société donnée, ainsi celui des 50 % d'alphabétisés dans la population masculine — ou marquées par le passage d'un système à un autre, fonctionnant selon des règles différentes : ce qui conduit donc à opposer — ainsi pour l'économie, ou la démographie — un « ancien régime » à un « nouveau » et à mettre en évidence, pour tenter de les dater et de les expliquer, les « révolutions » correspondantes. On connaît les avatars de la « révolution agricole »

justement contestée par Michel Morineau pour la France au XVIIIe siècle, et plus récemment, pour l'Angleterre. La révolution démographique n'a pas été, à sa façon, mieux lotie : l'apparition réputée précoce en France de pratiques de limitation volontaire des naissances avait inspiré, il y a plus de trente-cinq ans, les premières recherches de démographie historique ; le phénomène est aujourd'hui mieux daté et les étapes de son apparition, puis de sa diffusion, sont mieux identifiées. Mais il n'a pas trouvé pour autant d'explication. Mieux même, il a perdu celle qu'on en avait longtemps proposée, et qui en imputait la responsabilité à la Révolution française et à la transformation dans un sens égalitaire des règles de transmission des biens. En contrepartie, il y a gagné des dimensions nouvelles : celle de signe d'une mutation plus profonde des attitudes devant la vie et la mort, celle aussi d'une révolution culturelle, témoignage indirect, mais d'autant plus significatif, d'une libération par rapport aux enseignements de l'Église. Il pose ainsi de nouvelles questions, suggère de nouvelles réponses. Mais il reste plus que jamais isolé et, à la limite, dans la mesure même où il nous éloigne de la démographie au lieu de nous en rapprocher, inimitable. Car il a pu se reproduire — et il s'est, de fait, par la suite, reproduit, mais peut-être vaudrait-il mieux dire « produit » — ailleurs et plus tard, avec dans certains cas les mêmes conséquences, mais dans d'autres contextes, qui suggèrent que ses causes en ont été alors différentes.

Sans doute la situation a-t-elle aujourd'hui changé : l'histoire de la croissance a perdu de sa fascination, et la rencontre avec l'anthropologie a relancé l'intérêt pour les structures et, de façon générale, pour toutes les formes et les modalités de la reproduction sociale. Famille, parenté, alliance, règles de l'échange des femmes et de la transmission des biens, se prêtent mieux, en apparence, à la comparaison dans la mesure même où leurs variations locales ne s'inscrivent pas dans une typologie ouverte et susceptible de s'élargir à l'infini, mais dans une série de solutions (pour chacune) et de combinaisons (entre elles) dont les termes ont d'ores et déjà été inventoriés. Tout se passe, à la limite, comme si chaque cas ou figure susceptible d'être identifié dans le passé comme dans le présent avait déjà sa place dans une classification préétablie, qui permettrait aussi, au moins quelquefois, d'en prévoir les évolutions possibles. Mais le danger d'un déterminisme fondé sur une lecture à la fois schématique et partielle de la réalité n'est pas fondamentalement différent de celui que recélaient les séries économiques et démographiques. La classification des structures familiales proposée il y a vingt ans par Peter Laslett en est un bon exemple : utile dans un premier temps pour montrer la prédominance statistique précoce, dans l'Europe de la fin du Moyen Âge, de la famille nucléaire sur toutes les formes de famille élargie, elle a vite été victime de sa simplicité et de sa commodité d'utilisation, qui semblaient autoriser la comparaison rapide de situations distinctes dans le temps et dans l'espace. Réduite au rang de typologie statique, elle a contribué à figer une lecture qu'elle devait éclairer. Replacée dans la dynamique du cycle familial, elle prit ensuite une signification nouvelle : la même famille peut passer sans heurt, au cours de son histoire, d'une forme à une autre, pour apparaître tour à tour multiple, élargie et nucléaire, et l'idéal social — ainsi la famille-souche dans les Pyrénées du XIXe siècle selon la démonstration récente d'Antoinette Fauve-Chamoux — peut fort bien n'être atteint que par une

minorité statistique très réduite. Même ainsi réhabilitée, pourtant, elle n'épuise pas la lecture d'une société, car les mêmes formes peuvent recouvrir des réalités par ailleurs fort différentes. Et l'on pourrait en dire autant des règles de l'alliance et de la succession : elles se révèlent, dans les sociétés complexes de l'Europe médiévale et moderne, comme l'ont bien montré les analyses de Georges Augustins, Alain Collomp et Pierre Lamaison pour les sociétés « à maisons » dans la moitié sud de la France, ou celles de Gérard Delille pour la pratique aristocratique et paysanne de l'alliance en Italie méridionale, d'une remarquable plasticité, qui suggère qu'elles sont tout autant déterminées que déterminantes. Ce qui pose en termes nouveaux le problème de la légitimité de la comparaison : celle-ci serait-elle condamnée à rester soit formelle soit partielle ?

Mieux vaudra donc prendre aujourd'hui nos distances avec la formule trop brillante et trop simple de Durkheim. Car si l'histoire doit toujours démontrer un statut scientifique qui ne lui est jamais acquis une fois pour toutes, ce n'est pas, et en tout cas pas seulement, par la valeur des explications qu'elle saura donner qu'elle y parviendra, mais, beaucoup plus, par la remise en question permanente des explications qu'elle aura précédemment avancées. Et la comparaison ne constituera jamais qu'une part, tantôt positive tantôt négative, de ces mêmes explications : pas de fait isolé, pas de réalité singulière dont la comparaison avec d'autres faits, d'autres réalités, puisse suffire à rendre compte ; mais pas davantage d'explication qui vaille pour ce seul fait, pour cette seule réalité. L'historien se trouvera donc condamné à trouver entre les deux extrêmes d'une irrationalité et d'une rationalité du réel également absolues, une sorte de voie moyenne, pour laquelle l'enseignement de Marc Bloch garde, aujourd'hui, toute sa valeur. Trois règles apparaissent pour y parvenir.

La première sera de rendre à la monographie, au-delà d'une description qui se poursuivrait elle-même à l'infini, sa dimension structurelle : c'est à son niveau qu'il faut d'abord repérer et renouer les fils, rétablir et construire les liaisons complexes entre les différentes séries ou niveaux de la réalité étudiée. Sa fonction est moins de vérifier des concordances ou des rapports d'exclusion déjà identifiés ailleurs, que de suggérer de nouvelles pistes et de relancer l'enquête.

La seconde sera de renoncer au contraire à cesser de vouloir à tout prix retrouver des cohérences d'ensemble au niveau supérieur, comme si certaines tendances de fond devaient à tout prix mettre un ordre unanimiste ou linéaire dans la diversité du réel. Le premier acquis de la crise des années soixante-dix aura été de remettre l'espace à égalité avec le temps, et de lui rendre une valeur de variable à part entière que l'histoire tendait souvent à lui refuser, du moins à minorer.

La troisième sera, une fois entrepris l'inventaire systématique des ressemblances et des différences, de ne pas se contenter d'une typologie qui se bornerait à les classer, mais de rechercher les rapports de complémentarité ou d'exclusion qui les expliquent et structurent cet espace apparemment hétérogène : car eux seuls permettent d'atteindre un autre niveau de cohérence qui intègre la complexité et les contradictions du réel au lieu de les évacuer ou de les mettre entre parenthèses comme autant d'accidents, d'importance au fond

mineure, et qui les replace, là encore, dans une durée qui ne cesse d'en modifier le sens.

Nul besoin pour une telle pratique, empirique et au fond « agnostique », de la comparaison, de poser des invariants comme termes stables de référence : de simples assemblages souples et déformables avec le temps, des rapports à peu près constants entre un nombre non fini, mais toujours précisé de variables couvrant un espace assez large ou une durée assez longue, apparaissent à l'historien comme des clés suffisantes. Sans doute est-il le seul à s'en satisfaire. Mais il est vrai que sa tâche est, dans l'éventail des sciences de l'homme, quelque peu particulière. Car il sait que les mêmes causes ne produisent ni partout ni toujours les mêmes effets, et que les mêmes effets peuvent de leur côté renvoyer à des causes différentes : l'explication ne cesse d'y perdre, et la comparaison d'y gagner.

ÉVELYNE PATLAGEAN

Europe, seigneurie, féodalité

Marc Bloch et les limites orientales d'un espace de comparaison *

Marc Bloch définissait dès 1928 les deux modes de la comparaison historienne, susceptibles d'ailleurs, dans les cas privilégiés, de se renforcer l'un l'autre [1] : l'observation de similitudes structurelles dans des sociétés séparées par les étendues de l'espace et/ou du temps, aidant à l'intelligence de celle que l'on se propose comme objet d'étude ; et le rapprochement de sociétés voisines dans l'espace et/ou le temps, lequel permet de concevoir un problème historique de plus haut, dans un énoncé plus complexe, qui tendrait ainsi vers l'exhaustif. L'œuvre de Bloch est d'autre part pénétrée du souci de définir cette Europe dont il scrute le passé, et qui est en même temps le lieu de son présent. Quand il considère l'histoire de l'or [2], celle du grand commerce [3], ou le cheminement d'une légende relative au roi Salomon [4], l'Europe lui apparaît comme un territoire ouvert, et traversé de routes longues. En revanche, l'ensemble des questions posées par la seigneurie et la féodalité, et, conjointement, le pouvoir souverain relèvent dans son œuvre d'une définition de l'espace européen où les limites importent plus que les ouvertures, et notamment celles qu'il recherche à l'est.

* Ce travail est fondé sur la bibliographie dressée dans : Marc BLOCH, *Mélanges historiques*, Paris, 1963, t. II, p. 1032-1104. Je remercie M. Étienne Bloch, qui m'a autorisée à consulter aux Archives nationales les dossiers de son père. Une première publication, sous le même titre, est parue dans *Studi Medievali*, 3e sér., XXIX, II, 1988, p. 515-587.

On me permettra d'utiliser les abréviations suivantes :
AHES = *Annales d'Histoire économique et sociale*
AHS = *Annales d'Histoire sociale*
MHS = *Mélanges d'Histoire sociale*

1. M. BLOCH, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de Synthèse historique*, XLVI, 1928, p. 15-50.
2. M. B., « Le problème de l'or au Moyen Âge », *AHES*, V, 1933, p. 1-24.
3. M. B., « Sur le commerce extérieur de l'Occident durant le Moyen Âge », *AHES*, VIII, 1936, p. 480-482, cf. *AHES*, VI, 1934, p. 183 : « Du Danube au Dniepr et à l'Asie » : « Il faut s'atteler une bonne fois à cette grande histoire des routes continentales de l'Europe de l'Est : route du Danube, avec ses prolongements balkaniques, routes des terrasses subcarpathiques et des steppes. »
4. M. B., « La vie d'outre-tombe du roi Salomon », *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, IV, 1925, p. 349-377.